

Dado, entre genèse et apocalypse

UN LIVRE D'UNE VINGTAINÉ D'ENTRETIENS POUR DÉCOUVRIR UN ARTISTE HORS NORMES QUI AURA TRAMÉ SON ŒUVRE AU NOIR AVEC UNE IMPITOYABLE OBSTINATION.

Il se qualifiait de « terroriste de l'art », comparait Rimbaud à un coquelicot et disait de ses tableaux qu'ils sont « des sortes de pot-au-feu où il fait mijoter le passé, le présent et l'avenir ». Né en 1933, à Cetinje, au Monténégro, qui à l'époque était encore yougoslave, Miodrag Djuric (prononcer Djouritch), dit Dado – un surnom donné par sa mère – a choisi, en 1956, de venir vivre en France, où sa peinture attira vite l'attention. « Avec Dado, écrivait Marcel Cordier, son premier marchand, nous sommes loin de l'esthétique, nous sommes au centre de l'humanité qui saigne, sans littérature et sans complaisance. »

Et, de fait, tableaux, dessins, collages, gravures, peintures murales, sculptures offrent une vision écorchée du monde, des êtres hybrides relevant d'une race humanoïde évoluant dans une ère pré-humaine ou post-atomique. Dépossédées de toute dignité, ces figures piteuses aux formes aberrantes apparaissent dans des espaces de ruines, ou baignent dans une atmosphère de détresse sans appui, aux couleurs pourtant tendres, des bleus, des roses, des tons pastel très clairs qui tentent à leur façon de conjurer l'horreur. « Je crois que le monde a toujours été un enfer », dit Dado. On a beau essayer d'occulter « l'aléatoire atroce », l'horreur « ne finit pas, elle vient de nulle part et finit nulle part. C'est permanent ».

Ces figures qui sont le lieu de jonction de l'animal, du végétal et du minéral, ou ces physionomies, qui ne sont qu'un cri d'absolu désespoir, ces chairs comme malaxées, gangrenées par un mal qui les broie, ces masses charnelles hagardes, exhibent au-dehors ce qu'elles sont au-dedans, à l'instar de Dado extirpant de son être ce qui le tenaille ou l'assiège. « Les personnages de mes tableaux sont vrais. Ils sont quelque part, ils sont dans le vide de mon atelier, je suis obligé de les extraire de ce vide, de la lumière. » Le dessin ou le ta-

bleau « arrive comme une maladie ». Alors, il lui faut, de toute urgence, traduire – sur un mode elliptique – la réalité des rapports de force qu'entretient la pensée avec des visions venues d'ailleurs. « C'est la réalité qui réapparaît mais dans le langage qui m'est propre. » Processus violent, douloureux, obsédant. « Je fais des versions que je sacrifie. J'appelle ça sacrifier parce que

supporter ses travaux, « parce que c'est une peinture pathologique ».

À mille lieues de la fonction consolatrice de l'art – mais qui ose encore y croire ? –, c'est ce qui nous lie à la nuit des temps, au mal, à l'engeance des victimes et des bourreaux, que montre obstinément Dado. « Je travaille sur l'inavouable, pas sur l'illisible, mais sur l'irracontable.

Dans mon esprit, une œuvre d'art ne peut pas se raconter verbalement. Car elle est déjà un langage. » Ce qui ne l'empêche pas d'aimer passionnément les mots et la littérature. Celle de l'Ancien Testament, de Kierkegaard, de Céline – « un auteur qui a su sublimer le dégoût de la vie » – de Barbey d'Aurevilly, de Flaubert, de Nabokov ou de Buffon, dont il a lu viscéralement l'*Histoire naturelle* avant de s'en inspirer. Il aurait aimé écrire mais s'en sait incapable. « Je suis infirme du verbe. C'est pourquoi je dessine à la plume. Je fais de la musique avec ma plume. » C'est que la musique est une autre de ses passions. De Haendel, il dit qu'il « remplace la nature tout entière : c'est le minéral, c'est la lumière, c'est la végétation sur les volcans d'Auvergne, un pied de nez à la lave et à la mort ».

Tel était Dado. Un hérétique investissant dans son seul instinct. Un descendant des bogomiles, ces prédécesseurs balkaniques de nos Cathares languedociens, des héritiers du manichéisme voyant le monde à travers l'éternel affrontement du principe créateur et du principe destructeur. Autrement dit, entre ce qui crie et gémit d'un côté, et ce qui exulte et chante de l'autre. Entre le Bien et le Mal, l'Amour et la Haine, la Lumière et la Nuit.

Richard Blin

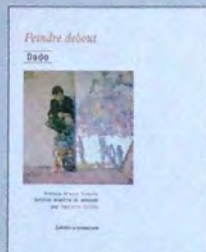
Peindre debout, de Dado, édition établie et annotée par Amarante Szidon, préface d'Anne Tronche, L'Atelier contemporain, 288 pages, 25 €



Bébé, 1957, huile sur toile, collection Antoine de Galbert

deux jours après, il n'y a plus de tableau, il est repeint. » La superposition, le recouvrement, caractérisent la démarche de Dado : ce qui fait que le tableau rayonne des dix tableaux précédents qui ont été effacés. Il ignore le bonheur de peindre d'un Matisse, par exemple. « Moi, c'est le malheur de peindre », même si le contact avec le support et le matériau pictural relève d'un « rapport extrêmement sensuel et érotique ». Comme Michaux – qui fut l'un de ses amis, avec Bernard Réquichot, Dubuffet, Matta, Cioran, Claude Louis-Combet... et qui lui confia ne pas aimer ses écrits – Dado affirme ne pas

Livres



Peindre debout par Dado
éd. L'Atelier contemporain
280 p. • 25 €

DADO, L'ART COMME TERRAIN DE LUTTE

«On se rend compte qu'on est vivant quand on fait de la peinture.» «La création est une vengeance exercée contre soi.» «Je fais de la peinture atroce pour ne pas être dupe.» Ces citations du peintre Dado (1933-2010) donnent le ton des 23 entretiens, advenus entre 1970 et 2009, compilés dans cet ouvrage. Les textes ont été soigneusement choisis, présentés et annotés par sa

file, Amarante Szidon. Au fil des interviews, se dessine un portrait précieux et sensible de Miodrag Djuric, dit Dado, né à Cetinje (Monténégro), qui se définit comme «un authentique peintre des Balkans.» «Dans un monde impitoyable fait d'interdits et de canons, l'art est le seul espace de liberté dans lequel, dès l'enfance, j'ai sauté sans élan.» À la mort de sa mère, alors qu'il n'a que 11 ans, il décide de quitter l'école et, trois ans plus tard, intègre les Beaux-Arts de Herceg-Novci. Puis, à la fin de ses études, en 1956, Dado s'installe Paris, où il rencontre Jean Dubuffet. Ébloui par ses créatures distordues évoluant dans un univers minéral, ce dernier le présente au marchand Daniel Cordier qui sera son fidèle promoteur.

L'idée de ce livre est, selon l'éditrice, d'apporter un éclairage nouveau sur l'œuvre – encore trop méconnue – et sur l'homme, pour lequel le vivant et l'organique primaient sur tout le reste dans sa perception du monde. Un artiste hors norme et marginal, à l'univers si singulier, souvent incompris et à l'art profondément original, ayant exploré la peinture, le dessin, la gravure, la sculpture et même l'art numérique à la fin de sa vie. Un créateur qui fait apparaître le champ de l'art comme un terrain de lutte, jouant avec les formes à corps perdu, comme l'analyse avec subtilité Anne Tronche dans son éclairante préface. Un magnifique



Dado peignant *Tikal*, vers 1997.

portrait fait d'humanité et de doutes, mettant en scène nombre d'artistes, de marchands et de critiques d'art ayant compté au XX^e siècle. Avec un parler-vrai aussi percutant qu'émouvant, écho en mots d'un art pourtant indicible. Que l'on s'empresse de retourner voir et ressentir.

Armelie Fémelat



MAGISTRALES CHAMBRES CLOSES

Intimement liée à l'univers du polar, la chambre close évoquée dans ce livre permet d'aborder l'histoire de l'art par des chemins de traverse. Et de s'immerger dans ces espaces intérieurs où des peintres tels Vuillard, Munch, Hammershøi,

Vallotton et Hopper ont pris soin de cacher la clef d'une énigme défiant la logique et le sens commun. Chez eux, le décor ne se contente pas de rester au second plan mais s'anime pour dérouler le fil d'une narration. La scène d'intérieur se fait scène de théâtre où se joue un drame à huis clos. Comme les romans de chambres closes, leurs œuvres abordent les questions de franchissement, de clôtures déjouées, d'interstices invisibles dans des images déroutantes qui sont de véritables défis visuels. C'est à ces derniers que s'attaque cet essai érudit captivant. **Daphné Bétard**

Chambres closes par Emmanuel Pernoud
éd. Hazan • 186 p. • 16 €



LA COLLECTION CARMIGNAC EN AVANT-PREMIÈRE

Édouard Carmignac a commencé dans les années 1990 avec Warhol, Lichtenstein, Basquiat et Gerhard Richter, puis il a poursuivi sa route avec Yves Klein, Martial Raysse, Ed Ruscha, John Baldessari, Willem de Kooning,

avant de s'ouvrir à de nouveaux horizons, ceux de Li Tianbing, connu pour ses portraits ultraréalistes et étranges de la société chinoise, ou de Shirin Neshat qui, dans ses photos et vidéos, explore la vie des femmes dans les sociétés islamiques contemporaines. Cet ensemble – et la fondation qu'il a créée en 2000 – compte près de 150 œuvres d'art moderne et contemporain. Une collection à découvrir dans cet ouvrage avant de pouvoir visiter le site naturel où elle sera présentée d'ici à la fin 2017 sur l'île de Porquerolles. **D. B.**

Walk on the Wild Side – 65 artistes au cœur de la collection Carmignac éd. Skira • 320 p. • 65 €



GIACOMETTI, ÉLÈVE INGRAT DE BOURDELLE ?

Mettre au point le flou artistique entourant la période où Alberto Giacometti (1901-1966) suivit l'enseignement d'Antoine Bourdelle (1861-1929) dans son atelier de l'Académie de la Grande

Chaumière, et réévaluer ce qui ressemble «à un magnifique désaveu» : tel est le parti pris de ce petit ouvrage audacieux. À travers une approche bien sentie des œuvres et l'analyse minutieuse de nouvelles sources, n'hésitant pas à écorcher le récit autobiographique de Giacometti – le sculpteur suisse avait en effet déclaré que l'enseignement de Bourdelle ne lui avait pas «apporté beaucoup» –, l'auteur retrace ces années d'apprentissage durant lesquelles Bourdelle «éclairer, jamais capitaine» sut encourager son tempérament novateur et irrévérencieux. **D. B.**

Giacometti devant Bourdelle par Collin Lemoine
éd. Les Presses du réel • 140 p. • 18 €



Michel-Ange

Hector Obalk

Hazan - 2016 - 96 pages - 25 €

Ce roman-photo, cette bande photographiée, ce récit, ce Kaleïda (essai hyper-illustré dont les phrases découpées par petits morceaux courent d'une image à l'autre) est un ovni. Mais c'est pour notre plus grand plaisir car ce passionnant parcours visuel, ponctué de savoureux commentaires subjectifs, est avant tout un dialogue.

Oui, H. Obalk, chante à notre oreille... Ses mots et le ton qu'il emploie semblent nous être adressés, personnellement, pour mieux guider notre œil et aiguïser notre regard. Et sa chanson se déploie sur des images sublimes qui sont intentionnellement cadrées. Panoramiques, plongées, contre-plongées, vision périphérique... Le tout créant un rythme cinématographique. Avec quelques effets spéciaux : l'auteur qui apparaît au milieu de l'image, ou des visiteurs du musée qui lèvent la tête pour admirer le détail du plafond de la Chapelle Sixtine. Mélange d'espaces, de temps, de genres... Il s'agit d'un « dispositif éditorial hors norme » !

Tout dans cet album, qu'il s'agisse du format, de la mise en page, du focus sur des détails de sculptures, des fresques, des dessins ou des peintures, est beau et on s'y attarde avec bonheur. H. Obalk, qui a réalisé, entre autres, une vingtaine de films pour Arte, précise qu'être critique d'art consiste bien à « pointer le détail précis des œuvres qu'il s'agit d'apprécier, à montrer de quoi certains détails sont d'autres ». Par exemple, un Christ, peut-être en train de glisser dans les bras d'une Fête qui semble avoir le même âge que lui... Vous parlez d'un « exact vérité ». Ce livre est un exact plaisir de l'entendement.

Julie Potot



Peindre debout

Dada - Édition établie par Amarante Seïdon

L'Atelier contemporain - 2016 - 280 pages - 25 €

À travers la présentation de son parcours artistique, de ses rencontres, de ses influences, l'artiste monténégrin Miodrag Djuric dit Dado (1933-2010) nous livre sa vision riche et complexe du monde de l'art, celui de la deuxième moitié du XX^e siècle. Régnait alors, à Paris, l'Abstraction. Au cours de quarante ans de carrière et au fil de nombreux entretiens, c'est son histoire, son musée imaginaire, que Dado reconstitue et commente. Il s'interroge, avec des journalistes souvent, des amis parfois, sur l'Art, son but, son sens.

Peindre debout c'est, pour Dado, rester figuratif, défendre une vision ectoplasmique et sombre, l'art est « un terrain de lutte ». La peinture, l'encre, le collage et la gravure sont les armes qu'il s'est choisies. « Les tableaux ça se fait en mouvement, un peu comme le corredo, pas de chevalier, je guette mon tableau comme un prédateur sa victime. Il y a un jeu d'affrontement qui me fait dire que la peinture est une chose dangereuse, il n'y a pas d'autre possible. » Dado est en conformation avec lui-même, avec la toile.

Peindre debout c'est également un rapport au corps, à la matière. « Moi ce qui m'intéresse c'est l'ergonomie mis en charge. » Dado ne veut pas l'oublier, il a vécu les bombardements, « la cendre mouillée » de la guerre. « Ma mythologie est à vrai dire mon enfance, sorte de proie jamais capturée. » Indépendant, subversif, hérétique et poétique, tout artiste qui se risquera dans les pages révisées et acides de ce livre éprouvera le sentiment d'une complicité historique avec l'homme qui peint debout.

Stéphane Lagas



Almanach de l'Art Brut

Jean Dubuffet

5 Continents / SIK-ISEA / Collection de l'Art Brut

Lausanne - 2016 - 792 pages - 150 €

Chouette, un facsimilé ! Celui d'un projet laissé en plan en 1948, faute de moyens, par l'inventeur de l'expression « Art brut » : quatre-vingts photographies en noir et blanc d'œuvres, et les textes de quarante écrivains, plasticiens, ethnologues ou psychiatres. Autant d'auteurs plutôt fameux (A. Breton, B. Péret, M. Tapié, J. Poulhan, C. Ladame, W. Morgenthauer...) dont les phrases manuscrites ou tapées à la machine, souvent annotées ou biflées, nous plongent dans la moelle de la fabrique de l'histoire de l'art, et de la pensée. Une spectaculaire manière de fêter les quarante ans de la lausannoise et mythique Collection de l'Art Brut... Si l'on peut regretter que cette publication n'ait pas possédé l'audace jusqu'à copier la pochette vintage de l'objet initial, son papier marbré, son étiquette d'écolier, sa lumière tissée à bords métalliques, les ajouts opérés par les artisans de ce collecteur, Baptiste Bruin, Sarah Burkhalter, Sarah Lombardi et Vincent Monod, sont utiles : préface, essai critique, préface et notices biographiques des auteurs. Et surtout, la lecture des feuilles volantes rassemblées, dont la copie soignée préserve jusqu'aux bavures de l'encre bleue, au contact de papier bien marché d'après-guerre, est étonnante. « Un peu d'attention portée dans son entourage aux travaux d'un artiste n'est pas mauvaise chose en soi » écrit J. Dubuffet. Ou encore : « Collectionneurs, spéculateurs, attention ! Voilà qu'il est à la veille d'un première conscience et, si bien qu'on a été sur le chemin de l'œuvre, de renouer le sursis... Pour sûr, cette lecture donne la parole.

Françoise Mariani

Peindre debout

Dado



Préface d'Anne Tronche
Édition établie et annotée
par Karol Beffa

L'Atelier contemporain

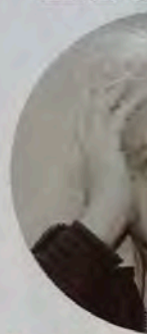
Dado Peindre debout

L'Atelier contemporain, 288 p., 25 euros

Peindre debout rassemble des entretiens accordés par Dado à des critiques d'art, amis et journalistes, français et monténégrins, depuis les années 1960. Dès le premier, entretien-fleuve donné à l'occasion de sa première rétrospective au Cnac, la dimension biographique contamine massivement le propos. L'artiste signale l'ancrage de son œuvre dans la mémoire de son enfance marquée par la Seconde Guerre mondiale, atroce en Yougoslavie, mais aussi de sa petite patrie, le vieux Monténégro royal des environs de sa ville natale de Cetinje, dont l'imaginaire violent et les paysages abrupts et arides ne cesseront d'informer de l'intérieur sa peinture. Le « rut permanent de la peinture » relève chez Dado d'une pulsion profonde, dont les expressions variées (de la gravure à l'installation) composent un rapport au monde riche et intense. « Comme si le dedans se devait de dévorer le dehors », écrit Anne Tronche dans sa préface, livrée juste avant sa mort en octobre dernier. Les retranscriptions et les traductions se veulent fidèles à la « langue fantôme » (ainsi qu'Alain Fleischer définit l'accent) de Dado, souvent bancal, volontiers brutale en français, quelquefois étrangement archaïsante dans sa langue maternelle – toujours en exil. Dans le « drame permanent » de l'œuvre, la curiosité universelle de cet immense lecteur, son écoute attentive de la vie de la nature s'étendent aux dimensions d'une sorte d'interpellation métaphysique nourrie de la constante proximité mentale de la mort. « Le temps, c'est une notion que nous avons, mais le temps n'existe pas, tout le monde le sait... On est frustré par notre squelette qu'on promène jusqu'à ce qu'il claque... Le sexe aussi par exemple, alors là c'est le bouquet. Mais tout est finalement affreux, tout est horreur. »

Laurent Perez

Gy LIGETI



Karol
Beffa

Karol Beffa György Ligeti

Fayard, 464 p., 28

Le *György Ligeti* comme un roman la saisissante tra cien né en 19 alerte retrace a thie que de pu Transylvanie (re l'Histoire), issu groïse, juive a fronta toutes le du 20^e siècle : de tie de sa famil tique, rocambo l'Ouest, vie d'e pays. Très persc musicale témoig exigence de ren des débuts sou jusqu'au tourna s'épanouirent s sense et sa fas sions sonores, compagnonnag de Darmstadt e polyphonies der Nourrie d'entre compositeur et Aimard – « le » –, cette biograp sité de Ligeti, q fois, pour leur p fractales et la fantaisie de Lev Boris Vian, le doxales d'Esche nétiques de Tin l'approche par nambules en p d'araignées en Beffa rend viva Ligeti, dont i d'évocation. Et portrait du bi compositeur, f mathématique dialectique ent horloges et la (*Clocks and Cl* rapprocher le rant de la Nou

Dado

Peindre debout

Entretiens, 1969-2009

Edition établie et annotée et postfacée par Amarante Szidon

Préface d'Anne Tronche

L'Atelier contemporain

Francois-Marie Deyrolle éditeur, 2016, 288 pages, 25€

« *La toile doit être debout, on la fait debout* » dit Dado, en 1997, dans un entretien avec Jean-Louis Ferrier. Peintre debout, insurgé, Miodrag Djuric, né au Monténégro en 1933, mort à Pontoise en 2010, s'était établi en France en 1956. Ce volume, magnifiquement édité, illustré, réunit 23 entretiens du peintre réalisés entre 1969 et 2009. Près de cinquante pages de notices bio-bibliographiques concluent le livre qui demeurera certainement un ouvrage de référence. Dessinateur d'exception, peintre, graveur, sculpteur..., Dado aura mené une vie totalement vouée à son art, sa révolte. Insurrection. Pas seulement contre les conventions sociales, trop facile, mais pour faire voir ce qui échappe aux discours. Comme tout homme de parole, Dado n'aime pas parler pour ajouter des phrases aux propos qui veulent faire croire. Solitaire, il est confronté à ses obsessions, les monstres qui le hantent et qu'il doit rendre (en dessin, peinture...). Art brut, voire brutal que Dubuffet fut l'un des premiers à reconnaître. Dado a la pudeur de ceux qui font comme on respire, pour vivre, sans souci des retombées sociales. « *Tout est horreur* ». Rien du narcissisme de ceux aimant à être vus et loués, voire achetés. Il est bon de rappeler l'amitié qui le lia à Claude Louis-Combet. Rencontre au sommet dans les abîmes. Les mots de l'un, les traits de l'autre. Deux mutismes s'échangeant là où la chair affleure au jour de ses déconvenues. Dans « *Du droit à la peinture* », il fait le portrait sans anecdotes de Dado : « *Tout homme a droit à l'alliance de son geste avec son rêve. Tout homme a droit à inventer le visage de son désir. Tout homme a droit à quêter son ombre dans la couleur - fût-ce à la rejoindre et à en mourir : car l'art qui est édification et sauvegarde peut être aussi destruction, ultime saccage de la douleur. Mais, même à ce point où l'homme est rattrapé par son malheur, l'œuvre à laquelle il s'est voué témoigne pour sa liberté.* » Le style des réponses de Dado à ses interlocuteurs est souvent âpre, sans concessions, ni ambages. Il sait dire sa détestation de l'Occident, des fausses valeurs, sa tendresse pour son Monténégro natal, son enfance, sa proximité avec les démunis, ses goûts littéraires... Mais il aime par-dessus tout peindre, dessiner, réaliser des collages, des gravures, lithographies, des graffitis... Tous les supports, les techniques. Son œuvre est considérable, reconnue, exposée un partout dans le monde. Elle conserve sa puissance d'étonnement et continuera encore longtemps de troubler au plus profond.

Francis Wybrands